

Bonjour à toutes et à tous. C'est un plaisir d'être ici avec vous ce matin et de passer un peu de temps ensemble, mais, plus important encore, c'est l'occasion de célébrer le travail très important que vous accomplissez. Et ce travail est d'autant plus important compte tenu de ce qui se passe aujourd'hui dans le monde.

Je viens de l'Université de Californie à Berkeley, en Californie, aux États-Unis.

Je suis arrivé tard hier soir et, malgré cela, je pense qu'il est vraiment important d'être ici. J'espère pouvoir établir une relation durable avec vous parce que, encore une fois, je crois que votre travail est très important pour tout le monde aujourd'hui. Je tiens donc à vous reconnaître et à célébrer votre travail.

Je dirige une initiative qui s'appelle l'Othering and Belonging Institute. Comme le suggère cette diapositive, je défends l'idée que le problème du XXI^e siècle est celui de l'altérisation.

C'est un mot curieux. Que voulons-nous dire par altérisation ?

Fondamentalement, l'altérisation consiste à affirmer que certaines personnes ou certains groupes ne bénéficient pas de la même dignité ou du même respect. Ils ne sont pas considérés comme importants. On ne considère pas qu'ils ont la même valeur que les autres groupes.

Cela peut reposer sur de nombreux facteurs différents. Nous pouvons l'inventer. Cela peut être fondé sur la race d'une personne, son âge, ses capacités, sa langue ou sa religion.

Et nous construisons des récits sur ces personnes et nous disons que, d'une manière ou d'une autre, elles ne sont pas dignes. Qu'elles ne font pas vraiment partie de nous. Et, dans les cas les plus extrêmes, nous disons même qu'elles sont dangereuses.

Voici quelques-unes des manières dont nous transformons les autres en « autres ».

Le plus important est de comprendre que ce n'est pas naturel. Lorsque nous définissons quelqu'un comme autre, comme différent, nous finissons par penser que cette différence est naturelle.

Qu'une race est différente d'une autre race.

D'un point de vue biologique, je pense que la plupart d'entre vous le savent déjà : la race n'existe même pas.

Et pourtant, nous construisons un récit autour de cette idée et il semble non seulement qu'elle existe, mais qu'elle soit inévitable. Qu'elle doive exister.

C'est une construction sociologique, mais une fois qu'elle est établie, elle devient une réalité sociale.

Et parfois, il ne s'agit pas seulement de la race ; parfois, il s'agit du genre, de notre taille, du fait d'être grand ou petit.

L'un des plus grands génocides du XX^e siècle a eu lieu au Rwanda.

Et beaucoup d'entre vous le savent. Au Rwanda, les personnes avaient la même race, la même religion, la même langue et, dans de nombreux cas, la même ethnie et la même tribu.

Et on a construit le récit selon lequel, si vous n'aviez pas un certain nombre de vaches, si vous aviez moins de trois vaches, vous étiez « l'autre ».

Vous n'apparteniez pas au groupe.

Et à partir de là, après avoir vécu ensemble pendant des décennies, ils ont littéralement commencé à s'entretuer.

Qui est l'autre ? Cette personne n'a que deux vaches. Elle ne peut pas faire partie de notre groupe.

Quand nous entendons cela, cela nous semble absurde.

Et ça l'est.

Mais c'est ainsi que nous construisons des récits, et ces récits contribuent à définir qui nous sommes et qui est l'autre.

Une partie importante consiste donc à nous demander : pouvons-nous construire des récits différents ?

Je viens des États-Unis et j'ai visité de nombreux pays, notamment l'Irlande du Nord.

En parlant avec des personnes là-bas, elles me disaient : « Ces gens-là ne sont pas dignes de confiance. Ils sont catholiques. »

Et je demandais : « Comment savez-vous qu'ils sont catholiques ? Comment pouvez-vous le savoir ? »

Et elles me répondaient : « Regardez leur façon de marcher. Regardez ceci. C'est évident. »

Pour moi, ce n'était pas évident. Je n'avais pas cette sensibilité.

Et c'est pourquoi il est important de comprendre les différentes manières dont nous transformons les personnes en « autres » : c'est une manière de décider qui appartient au groupe et qui mérite le respect.

Ainsi, ce problème de l'altérisation, qui se manifeste également sous la forme du racisme, de la xénophobie ou de la phobie religieuse, apparaît de nombreuses façons différentes.

Pourquoi est-il si présent dans le monde aujourd'hui ? Pourquoi l'altérisation se produit-elle non seulement aux États-Unis, pas seulement en Espagne, pas seulement en Europe, pas seulement en Afrique, pas seulement en Amérique latine ? Elle se produit partout.

Pourquoi les gens se retournent-ils les uns contre les autres ?

Et l'une des raisons est le changement lui-même.

Lorsque le changement se produit très rapidement, il génère de l'anxiété, non seulement chez les êtres humains, mais aussi chez les autres animaux.

Certaines recherches suggèrent que si, sur une période de deux ans, vous changez votre relation principale, le lieu où vous vivez et votre travail, vos chances de subir une crise cardiaque augmentent de 50 %.

Et cela en supposant que vous ayez trouvé un bon travail et un bon partenaire.

Si vous avez trouvé un mauvais travail et un partenaire terrible, vous êtes déjà mort.

Le problème, c'est que nous ne pouvons traiter qu'une petite quantité de changement sur une courte période. Si le changement s'étale sur des années, voire des décennies, nous pouvons le gérer.

Nous pouvons nous adapter.

Et cela ne vaut pas seulement pour nous. Cela vaut également pour les autres animaux.

Ce qui se passe aujourd'hui dans le monde, c'est que la vitesse du changement s'accélère.

Les choses changent plus vite que nous ne sommes capables de les assimiler.

Et, avec cette vitesse, nous ressentons de l'anxiété.

Par exemple, nous sommes confrontés à des changements liés à la santé. Nous pensons encore à la COVID-19 et nous pensons maintenant aussi à l'Ebola.

Nous observons les changements technologiques.

L'intelligence artificielle est-elle une bonne chose ? Va-t-elle nous aider ? Va-t-elle guérir le cancer ? Ou est-ce une mauvaise chose ? Va-t-elle détruire l'humanité ?

Le changement climatique. Est-il normal qu'il fasse aussi chaud aussi tôt dans l'année ? Devons-nous nous inquiéter ?

Le changement économique. Aurai-je un emploi la semaine prochaine ? Et l'année prochaine ?

Il y a ici des jeunes. Lorsque j'obtiendrai mon diplôme universitaire ou que je terminerai mes études secondaires, aurai-je un emploi ? Y aura-t-il une place pour moi ?

Et, évidemment, le changement démographique. Nous voyons le monde changer démographiquement partout.

Et ici, en Europe, par exemple, l'immigration est une question très importante.

Étonnamment, c'est aussi une question importante en Afrique. Les Sud-Africains s'inquiètent de l'arrivée de personnes qui ne sont pas sud-africaines dans leur pays.

Et il y a aussi une contradiction parce que, encore une fois, aux États-Unis, notre président est très hostile à l'idée de l'immigration.

En même temps, nous disons que nous avons besoin d'immigrés pour travailler dans nos hôpitaux et dans nos champs.

Il y a donc à la fois un besoin et une peur.

Lorsque nous faisons l'expérience de ce changement rapide — et ce changement va s'accélérer, il ne va pas s'arrêter —, le monde nous en demandera davantage.

Comment donner du sens à tout cela ?

Nous savons que le monde change, mais nous ne savons pas nécessairement ce que cela signifie.

Nous donnons du sens à ces changements en racontant des histoires, et il y a deux structures sur lesquelles je voudrais me concentrer en ce qui concerne la manière dont nous racontons ces histoires.

L'une de ces structures s'appelle la structure de rupture.

Dans une structure de rupture, nous disons : oui, les choses changent, c'est effrayant et c'est leur faute.

C'est la faute des immigrés. C'est la faute des personnes âgées. C'est la faute des personnes homosexuelles.

Nous rendons l'autre responsable de notre anxiété et nous disons : si nous pouvions nous occuper de l'autre, si nous pouvions tenir l'autre éloigné de nous, si nous pouvions les renvoyer dans leur pays, nous irions mieux.

C'est ce qu'on appelle un récit de rupture, dans lequel nous ne parlons pas seulement de différence.

Nous disons que l'autre constitue une menace pour notre mode de vie.

C'est une menace pour notre civilisation. C'est une menace pour nos emplois.

C'est une menace pour notre bien-être.

La plupart des récits que nous voyons sur les réseaux sociaux et dans les journaux sont des récits de rupture.

Ce sont des récits qui parlent d'un autre.

L'autre manière de l'expliquer est de dire : oui, les choses changent. Nous aussi, nous changeons.

Nous devenons des sociétés plus diverses.

Mais nous pouvons nous parler. Nous pouvons nous écouter. Nous pouvons apprendre les uns des autres.

Nous pouvons nous éduquer mutuellement.

Nous pouvons construire un « nous » plus large.

Et, pour y parvenir, nous devons nous engager les uns envers les autres.

C'est ce qu'on appelle un récit de construction de ponts.

Voilà donc deux types de récits.

L'un est le récit de rupture et l'autre est le récit de construction de ponts.

Et je dirais que le travail que vous faites consiste précisément à construire des ponts.

Vous essayez d'aider les personnes à se comprendre elles-mêmes et à comprendre l'autre.

Une partie du message de mon intervention aujourd'hui est donc la suivante : pouvons-nous construire des récits de construction de ponts ?

Et lorsque, pour quelque raison que ce soit, nous ne pouvons pas le faire, pouvons-nous au moins éviter les récits de rupture ?

Permettez-moi d'expliquer un peu plus les récits de rupture.

Lorsque vous voyez un autre être humain, une partie de votre cerveau s'active.

Cela ne signifie pas que vous aimez cette personne. Cela ne signifie pas que vous voulez lui offrir un café.

Cela ne signifie pas que vous voulez la ramener chez vous.

La nature a considéré qu'il était utile que nous reconnaissions nos semblables.

C'est pourquoi cette partie du cerveau s'active.

La reconnaissance.

Lorsque vous transformez profondément quelqu'un en « autre », lorsque vous construisez des récits sur une personne de telle manière qu'elle n'est véritablement plus considérée comme faisant partie de votre groupe, cette partie du cerveau ne s'active pas.

Autrement dit, à un niveau inconscient, lorsque nous transformons profondément quelqu'un en « autre », nous cessons de le voir comme un être humain.

Aux États-Unis, une expérience a été menée.

Aux États-Unis, l'un des groupes que nous transformons profondément en « autres » est celui des personnes sans domicile.

On a demandé à des personnes du public d'observer des personnes sans domicile et on les a connectées à des appareils permettant d'observer leurs ondes cérébrales.

Et cette partie du cerveau qui reconnaît un autre être humain était complètement silencieuse. Il n'y avait aucune activité.

Puis une question leur a été posée :

« Quels types de légumes pensez-vous que ces personnes sans domicile aiment ? »

Et soudain, cette partie du cerveau qui reconnaît un autre être humain s'est fortement activée.

Que se passe-t-il ? Ce qui se passe, c'est que lorsque nous sommes curieux à propos des autres, nous voyons leur humanité.

Lorsque nous ne sommes pas curieux, cette personne est une personne sans domicile et nous avons des stéréotypes.

Nous pensons : elle est probablement toxicomane. Elle n'a probablement pas de travail. C'est une personne qui a échoué. Il y a quelque chose qui ne va pas chez elle.

Nous n'imaginons pas qu'elle puisse aimer les légumes. Nous n'imaginons pas qu'elle ait des enfants. Nous n'imaginons pas qu'elle ressente de la douleur et de la tristesse. Nous n'imaginons pas qu'elle soit comme nous.

Ainsi, une partie importante de la construction de ponts et de la capacité à voir l'humanité des autres consiste à faire preuve de curiosité. Il s'agit de poser avec curiosité des questions sur les autres.

Ce sur quoi nous travaillons donc à l'Institut, c'est le sentiment d'appartenance sans créer d'altérisation.

L'appartenance sans altérisation.

Sur cette diapositive, vous voyez trois images.

La première est un cercle dans lequel certaines personnes restent à l'extérieur. C'est l'exclusion.

Nous la reconnaissons dans nombre de nos politiques d'immigration. Nous la reconnaissons dans des phénomènes tels que la ségrégation ou l'apartheid.

Nous disons : ces personnes ne peuvent pas être dans nos quartiers. Elles ne peuvent pas être dans notre église, notre synagogue ou notre mosquée. Elles ne peuvent pas être dans notre pays.

Ce sont les autres. Nous les tenons éloignées de nous.

La deuxième image est ce que nous appelons l'inclusion.

L'inclusion, c'est : d'accord, tu peux venir dans mon école.

Je raconte parfois une histoire : je vais organiser une fête et j'espère que la plupart d'entre vous viendront.

J'ai grandi à Detroit. Certains d'entre vous savent qu'hier, c'était mon anniversaire, donc chaque jour je vieillis un peu plus.

Mais lorsque j'organiserai ma fête, il y aura beaucoup de musique Motown.

Je suis également végétarien, ce qui signifie que, lorsque vous viendrez à la fête, il n'y aura pas de viande.

Donc : beaucoup de musique Motown et pas de viande.

Et, puisque j'ai maintenant plus de 70 ans, la fête se terminera à huit heures du soir.

Certains d'entre vous pourraient maintenant se dire que ce n'est pas une fête très attrayante. Pourquoi devrais-je faire l'effort d'aller à une fête comme celle-là ?

Eh bien, vous êtes les bienvenus à ma fête, mais c'est ma fête.

C'est moi qui fixe les règles. C'est moi qui choisis la musique. C'est moi qui choisis la nourriture. C'est moi qui choisis l'heure. C'est moi qui choisis les invités.

Et vous pouvez venir, mais vous devez respecter toutes mes règles.

C'est cela, l'inclusion. Vous êtes inclus.

Mais que se passerait-il si nous disions : « Je ne veux pas aller à ta fête. Pouvons-nous organiser une fête ? Pouvons-nous organiser une fête ensemble ? Pouvons-nous participer au choix de la nourriture ? »

Nous pourrions peut-être avoir de la nourriture végétarienne, mais aussi de la nourriture non végétarienne.

Nous pourrions peut-être avoir de la musique Motown, mais aussi un peu de reggae. Peut-être pourrions-nous avoir de la musique classique.

Nous nous réunissons et nous décidons ensemble.

C'est l'image finale de la diapositive.

C'est l'appartenance.

L'appartenance, c'est lorsque nous co-créons ce à quoi nous appartenons.

Vous n'êtes pas un invité dans l'histoire de quelqu'un d'autre. Vous n'êtes pas un invité dans la maison de quelqu'un d'autre ou dans le quartier de quelqu'un d'autre.

C'est aussi votre quartier. Et vous devez vous réunir pour faire en sorte qu'il fonctionne pour tout le monde.

L'appartenance est donc différente de l'inclusion.

L'inclusion, c'est lorsque vous arrivez en tant qu'invité et que, comme invité, on peut vous demander de partir.

L'appartenance, c'est lorsque vous co-créez précisément ce à quoi vous appartenez.

Et l'appartenance nécessite l'inclusion. Elle nécessite une capacité d'agir. Elle nécessite que vous ayez une voix.

Elle nécessite que vous soyez reconnu et elle nécessite une connexion. Vous devez être connecté à ce qui vous entoure et aux personnes qui vous entourent.

Nous avons donc ici deux des grandes idées que nous avons déjà évoquées.

L'une s'appelle la rupture, dont nous avons déjà parlé. L'autre s'appelle la construction de ponts.

Or, il existe des ponts courts et des ponts longs.

Qu'est-ce qu'un pont court ?

Un pont court serait un pont qui vous relie à quelqu'un avec qui vous ne vous entendez pas très bien.

C'est peut-être votre cousin. Peut-être votre sœur ou votre frère. C'est quelqu'un avec qui vous partagez beaucoup de choses.

Mais vous pouvez tout de même vous disputer avec votre frère ou votre sœur. Et, lorsque vous vous disputez, peut-être cessez-vous de vous parler.

Peut-être qu'ils ne vous ont pas rendu les 10 dollars que vous leur avez prêtés l'année dernière, ou qu'ils ne sont pas venus à la remise de diplôme de votre fille, et vous êtes en colère.

Mais vous avez toute la famille pour vous aider à vous retrouver.

Cependant, ponts courts ne signifie pas ponts faciles.

Pensez aux guerres civiles. Dans de nombreux cas, les pires guerres que vivent les gens sont celles au cours desquelles des frères et sœurs se retournent les uns contre les autres.

De plus, avec les ponts courts, vous savez comment faire du mal à l'autre.

Je sais comment mettre mon frère en colère. Je connais des choses sur lui qu'un inconnu ne saurait pas.

Mais vous disposez de nombreuses ressources pour vous retrouver en tant que famille.

Ensuite, il y a les ponts longs.

Les ponts longs sont ceux qui vous relient à des personnes dont, vous savez, je ne connais pas la langue, je ne comprends pas leur langue. Je ne mange pas la même nourriture. Je ne viens pas du même endroit. Je ne crois pas en Dieu de la même manière qu'elles.

Hier soir, l'un de mes amis les plus proches m'a appelé pour me souhaiter un joyeux anniversaire.

Il m'a dit : « Comment vas-tu, John ? »

Et je lui ai dit : « Je vais bien. »

Il m'a dit : « À Barcelone, ils me font trop travailler. »

J'y étais. Barcelone, comme vous le savez, est l'une des villes de la paix, peut-être la ville de la paix la plus importante au monde.

Et j'étais là pour participer à plusieurs activités. C'était merveilleux.

Mais ce n'était pas une célébration d'anniversaire.

Et mon ami m'a dit : « C'est très bien que tu fasses ce travail. Mais tu dois prendre soin de toi, parce qu'on ne vit qu'une seule fois. »

Et je lui ai dit : « Et si tu étais hindou ? »

Il a répondu : « Nous ne sommes pas hindous. »

Ce que je veux dire, c'est que même notre conception de la mort est différente de celle d'autres personnes.

Ainsi, lorsque les gens ne partagent pas la même nourriture, la même langue, la même croyance en Dieu ou la même conception de la mort, c'est comme si nous ne pouvions jamais imaginer avoir une relation avec cette personne.

Ce sont les ponts longs.

Un exemple de pont long : j'ai un ami qui est pasteur chrétien.

Et je lui ai dit que nous devons être ouverts aux autres. Nous devons être disposés à entrer en relation avec des personnes et à voir l'humanité de personnes qui sont différentes de nous.

Et parfois, cette différence est très grande.

Et il m'a dit :

« John, es-tu en train de me suggérer de construire un pont avec le diable ? »

Et je lui ai répondu :

« En tant que pasteur chrétien, construire un pont avec le diable serait effectivement un pont très long. Alors ne commence pas par là. »

Mais faites également attention à la personne que vous appelez le diable.

L'idée est que, lorsque nous commençons à construire des ponts, c'est comme faire de l'exercice.

Et, lorsque nous faisons de l'exercice, nous ne commençons pas en essayant de courir un marathon dès demain.

Nous commençons par marcher autour de notre pâté de maisons. Nous commençons peut-être par courir un demi-kilomètre.

Et, à mesure que nous nous habituons, nous pouvons augmenter la distance jusqu'à un kilomètre, peut-être deux kilomètres.

Et peut-être qu'un jour, finalement, nous atteindrons les 42 kilomètres.

Alors ne commencez pas par le pont le plus difficile. Ne commencez pas par la relation la plus compliquée.

Commencez par quelque chose d'un peu plus facile.

Et, à mesure que nous progresserons, nous pourrons construire des ponts plus longs.

Donc, encore une fois : les récits de rupture disent : « Il n'y a pas de place pour toi dans mon monde. Tu es une menace pour mon monde. »

Les récits de construction de ponts disent : « Nous sommes dans le même bateau. Nous sommes connectés les uns aux autres. Nous partageons des choses. Et je suis curieux à ton sujet. »

Maintenant, tout le monde croit à l'appartenance.

Vous n'avez peut-être pas l'habitude d'utiliser ce mot, mais tout le monde croit à l'appartenance.

Vous êtes une famille. Vous appartenez à cette famille.

Lorsque nous pensons à n'importe quelle grande religion, elle est toujours organisée autour de l'idée d'appartenance.

Qu'il s'agisse du judaïsme, de l'hindouisme, du bouddhisme ou du christianisme, toutes les grandes religions disent que les personnes qui en font partie constituent une famille.

Nous nous appartenons les uns aux autres.

L'appartenance existe donc depuis que l'activité humaine existe.

Mais habituellement, dans de nombreuses religions, on crée un groupe qui appartient et, en même temps, un groupe qui n'appartient pas.

Donc, si vous êtes chrétien, parfait. Mais si vous n'êtes pas chrétien, vous êtes un pécheur.

Si vous êtes musulman, parfait. Mais si vous n'êtes pas musulman, vous êtes un infidèle.

Si vous n'êtes pas juif, vous ne faites pas partie du peuple élu.

Ainsi, l'idée est que chaque nation, chaque religion, s'est organisée autour de l'appartenance, mais aussi autour de la création de l'altérisation.

Autrement dit : « Notre groupe appartient ; eux n'appartiennent pas. »

Et c'est pourquoi le défi que nous avons aujourd'hui, le défi que vous avez aujourd'hui, est de créer de l'appartenance sans créer d'altérisation.

Pouvons-nous créer un monde où tout le monde appartient ? Où tout le monde appartient ?

Pensez un instant : qui, selon vous, n'appartient pas ? Quel groupe ? Quel enfant ne compte pas ? Quelle famille ne mérite pas d'avoir à manger ?

Pouvons-nous créer un monde où tout le monde appartient ?

Et nous avons déjà fait quelques progrès dans cette direction.

Pensez à la Déclaration universelle des droits de l'homme des Nations unies, qui commence par l'idée que tout le monde, tout le monde, compte.

Et lorsqu'elle a été adoptée en 1948, encore une fois, le monde n'était pas comme cela.

Nous sortions d'une guerre. Six millions de Juifs avaient été assassinés.

En fait, il y a eu un débat entre Eleanor Roosevelt, qui fut l'une des principales architectes de la déclaration, et W. E. B. Du Bois, l'un des sociologues américains les plus importants de l'histoire.

Du Bois était vraiment en colère contre la Déclaration universelle des droits de l'homme.

Pourquoi était-il en colère ?

Il disait : « Ce n'est que symbolique. »

Il disait : « L'Afrique est encore colonisée, les femmes ne peuvent pas voter dans presque aucun pays du monde, les personnes noires sont victimes de ségrégation aux États-Unis. Nous venons de voir six millions de Juifs assassinés. Nous sommes en train de modifier les terres de Palestine. »

Il disait : « Qu'est-ce que vous voulez dire par là ? »

Il disait : « Ce n'est que symbolique. »

Et je dis généralement qu'il avait raison et tort.

Il avait raison de dire que c'était symbolique.

Il avait tort de dire que ce n'était que symbolique.

Le symbolisme compte lorsqu'il est utilisé correctement.

Eleanor Roosevelt ne décrivait donc pas le monde.

Elle créait une aspiration.

Elle créait une aspiration.

Si je peux ouvrir ceci... Mon père était pasteur chrétien. Il est mort il y a quelques années.

Lui et ma mère étaient des personnes merveilleuses.

Que signifie être chrétien ?

Chrétien signifie « semblable au Christ ».

J'imagine donc que certains d'entre vous sont chrétiens. Combien d'entre vous sont réellement semblables au Christ ?

L'islam signifie se soumettre à Allah.

Combien d'entre vous se sont abandonnés à Dieu ?

Nous établissons donc ces aspirations, nous établissons ces principes pour orienter notre manière d'avancer, et nous pensons qu'il est désormais important d'aller vers une appartenance sans altérisation.

Aux États-Unis, J. D. Vance et d'autres personnes veulent créer de l'altérisation, ils veulent de l'appartenance.

Mais ils la veulent pour un petit groupe de personnes.

Certaines personnes affirment aujourd'hui que les seules personnes qui appartiennent véritablement aux États-Unis sont les chrétiens, et pas seulement les chrétiens, mais les protestants.

Ainsi, les catholiques n'appartiennent pas vraiment.

Certaines personnes disent que seules les personnes blanches appartiennent.

Nous avons autrefois ce débat aux États-Unis : qui est le véritable Américain ?

Et, à un moment donné, nous défendions aux États-Unis l'idée qu'il n'existait que deux types de personnes qui étaient de vrais Américains.

Deux types de personnes.

Qui étaient-elles ?

Les Anglo-Saxons. Les Anglo-Saxons.

Pas les Allemands, pas les Français, pas les Italiens.

Tous les autres étaient des invités.

Nous essayons donc maintenant d'aller au-delà de cela et de dire non, ce n'est pas une manière appropriée de décider qui appartient.

Je voudrais donc vous donner 90 secondes pour penser à un moment où vous avez ressenti un sentiment d'appartenance.

Avez-vous déjà eu le sentiment d'appartenir à votre ville ?

Quelles étaient les circonstances qui ont créé ce sentiment d'appartenance ?

Et pourriez-vous réfléchir à l'appartenance, à la manière dont vous appartenez à votre ville ou à l'endroit où vous vivez ?

Pouvez-vous étendre ce sentiment d'appartenance à des personnes qui n'éprouvent pas toujours ce sentiment ?

Je voudrais vous donner 90 secondes pour y réfléchir.

D'accord.

Je veux simplement que vous gardiez cela à l'esprit pendant que nous poursuivons, parce que l'idée est que je pense que le travail que vous faites déjà est en réalité le même travail que nous faisons.

Vous utilisez des mots différents, mais c'est la même idée.

Comment faire de nos villes, comment faire des lieux où nous vivons des espaces où tout le monde puisse appartenir ?

Et l'appartenance avec l'altérisation ne fonctionne pas ; c'est négatif. Cela existe déjà.

C'est ce qui nous divise et nous polarise réellement.

Lorsque vous créez l'autre — parce que l'autre est en grande partie une construction, c'est une histoire —, la question est : comment construisons-nous des ponts ? Comment apprenons-nous à connaître l'autre ?

Nous avons parlé un peu de construire des ponts et de rompre.

Construire des ponts, c'est se tourner vers l'autre.

Rompre, c'est se tourner contre l'autre.

Et la rupture crée l'autre.

Elle est fondée sur la peur, tandis que la construction de ponts est fondée sur l'empathie.

J'ai donc suggéré que, si ces choses ne sont pas simplement là, nous les organisons à travers des histoires.

Nous les organisons à travers des récits.

Comment savoir quel récit parle de construction de ponts ? Quel récit parle de création de liens ?

Il existe un autre concept : créer des liens. C'est un autre concept auquel je voudrais consacrer seulement quelques secondes.

Ainsi, construire des ponts, c'est aller vers quelqu'un ; rompre, c'est se mettre contre quelqu'un.

Créer des liens, c'est dire : « Ma famille compte pour moi, mais je ne dénigre pas ta famille. »

Créer des liens signifie donc reconnaître une relation sans rabaisser les autres relations, et nous y reviendrons un peu plus tard.

D'accord.

L'une des choses sur lesquelles vous vous concentrez est la pensée critique, et j'y reviendrai également plus tard.

Mais je veux ajouter à la pensée critique l'idée d'un engagement intentionnel et de l'écoute empathique.

Qu'est-ce que l'écoute empathique ?

Elle est différente de l'écoute critique.

Vous pouvez écouter quelqu'un pour trouver une erreur, vous pouvez écouter quelqu'un pour le mettre en difficulté, ou vous pouvez véritablement écouter pour essayer de vivre ce que l'autre personne est en train de vivre.

Ce n'est pas cela, construire des ponts.

Très souvent, lorsque les gens entendent parler de construction de ponts, ils pensent que c'est une attitude trop douce, surtout dans ce monde si difficile.

Et pourquoi devrions-nous faire des concessions à l'autre camp ?

Construire des ponts, ce n'est pas faire des concessions. Construire des ponts ne signifie pas être d'accord, et cela ne signifie pas non plus abandonner ses valeurs.

Vous pouvez construire des ponts au niveau interpersonnel, institutionnel ou systémique.

Et, encore une fois, il existe des ponts courts et des ponts longs, des ponts faibles et des ponts transactionnels. Et, pour chacun d'eux, la méthode pour les construire est légèrement différente.

Et puis il y a l'idée des liens forts et des liens faibles dans les villes.

Quelle est la différence entre un lien fort et un lien faible ?

Eh bien, un lien fort est lorsque vous avez une relation très étroite avec quelqu'un. C'est presque comme une relation familiale ou amoureuse.

C'est quelqu'un que vous voyez et que vous aimez peut-être, avec qui vous interagissez chaque jour.

Un lien faible est, en partie, ce qu'a étudié Robert Putnam, auteur du livre *Bowling Alone*.

Il parlait de réciprocité généralisée et de réciprocité spécifique.

Un lien faible, c'est lorsque vous n'avez pas de relation proche avec les personnes, mais que vous avez néanmoins une relation avec elles. Vous les reconnaissez et vous leur accordez de la valeur.

C'est comme être simplement aimable avec quelqu'un dans la rue ou laisser un pourboire à quelqu'un aux États-Unis.

Putnam soutient donc qu'un lien faible est ce qui maintient une société unie.

Tout le monde ne devient pas votre frère ou votre sœur, mais il peut s'agir de personnes qui comptent pour vous.

Si vous voyez quelqu'un qui essaie de soulever quelque chose de lourd, vous pouvez peut-être aller l'aider.

Si vous voyez quelqu'un qui est pressé, vous pouvez peut-être lui donner un coup de main d'une manière ou d'une autre.

C'est un sentiment positif général envers votre communauté et une disposition à l'aider.

Encore une fois, ce n'est pas une relation étroite.

Et il affirme qu'en réalité, un lien faible est plus important pour créer de la cohésion dans une société qu'un lien fort.

Ainsi, selon Putnam, vous ne pouvez pas considérer tout le monde comme votre frère ou votre sœur, mais ils peuvent néanmoins être des personnes qui comptent pour vous.

Réflexion : comment votre ville éducatrice est-elle un cadre qui favorise le changement et encourage la construction de ponts ? Quelles circonstances rendent cela possible ?

Existe-t-il une culture des liens faibles dans votre ville ? Existe-t-il une culture consistant à se soucier des inconnus dans votre ville ?

Encore une fois, je veux que vous réfléchissiez à cela, mais cette fois nous allons faire quelque chose d'un peu différent.

Je veux que vous y réfléchissiez, mais je vais vous donner deux minutes, et je veux que vous vous tourniez vers la personne à côté de vous.

Chacun aura un peu plus d'une minute pour expliquer comment vous accomplissez ce travail dans votre propre ville.

À quoi ressemble votre ville éducatrice ? Est-ce un cadre ? Est-ce un lieu où les personnes peuvent ressentir qu'elles appartiennent ?

Les pratiques de votre ville créent-elles de l'appartenance, en particulier avec les personnes que vous ne connaissez pas ?

Je vais vous donner deux minutes. Tournez-vous vers la personne à côté de vous et réfléchissez à cette question.

D'accord, il vous reste 30 secondes.

D'accord, revenons tous ensemble.

Lorsque nous pensons à la construction de ponts et au sentiment d'appartenance, l'une des choses que nous devons prendre en compte est la manière dont les structures peuvent créer un espace d'appartenance et de connexion, ou au contraire générer de l'exclusion et devenir des mécanismes d'altérisation.

Il existe maintenant des exemples très évidents.

Par exemple, s'il y a des escaliers et qu'une personne se déplace en fauteuil roulant, et qu'il n'y a pas de rampe, nous créons essentiellement une structure dans laquelle cette personne n'est pas la bienvenue.

Je prends trop souvent l'avion et j'utilise parfois l'exemple des compartiments à bagages au-dessus des sièges.

Une partie de la population est généralement plus petite et, en tant que groupe, dispose généralement de moins de force dans le haut du corps.

Quelle partie de la population suis-je en train de décrire ?

Elle est généralement plus petite et dispose de moins de force dans le haut du corps.

Quelque chose vous vient à l'esprit ?

Pouvez-vous le dire à voix haute ?

Les enfants, d'accord. Les enfants, c'est vrai.

Mais qui d'autre a moins de force dans le haut du corps et est généralement plus petit ?

Y a-t-il des personnes dans cette salle qui correspondent à cette description ?

Les femmes, n'est-ce pas ?

D'accord. Les femmes représentent la majorité de la population mondiale et, en tant que groupe, ont moins de force dans le haut du corps et sont plus petites.

Ainsi, ce qui se passe avec les femmes en tant que groupe — et c'est une question quelque peu controversée —, c'est qu'elles sont également plus susceptibles de transporter davantage de bagages.

En tant que groupe, les femmes enregistrent plus souvent leurs bagages que les hommes, même lorsqu'elles ont la même quantité de bagages.

Cela signifie qu'elles doivent arriver à l'aéroport entre une demi-heure et 45 minutes plus tôt que leurs homologues masculins, et qu'elles quittent l'aéroport entre une demi-heure et 45 minutes plus tard, parfois même sans leurs bagages.

C'est donc une structure qui, une fois encore, finit par désavantager les femmes.

Et ce que nous devons faire, c'est prêter attention à ce que font les structures.

Les structures ont des effets : elles rendent certaines choses plus difficiles pour certaines personnes et plus faciles pour d'autres.

Alors, comment pouvons-nous créer des structures et des récits qui disent aux personnes, à tout le monde : « Vous avez votre place ici » ?

Et différents groupes auront besoin de choses différentes, de structures différentes, pour pouvoir ressentir pleinement un sentiment d'appartenance.

Et c'est pourquoi les villes sont des cadres qui ont contribué à façonner la conception des villes.

Pensez, par exemple, qu'aux États-Unis, les porches des maisons étaient autrefois situés à l'avant.

Cela signifiait que, lorsque vous marchiez dans la rue, vous voyiez vos voisins.

Vous pouviez parler avec vos voisins.

Dans les années 1950 et 1960, nous avons pensé : « Mettons les porches à l'arrière. »

Et cela a fait qu'aujourd'hui, vous pouvez vivre dans un quartier pendant des années sans jamais voir vos voisins.

Ils arrivent en voiture, se garent dans le garage et entrent par l'arrière.

C'est une structure : une structure qui rend plus difficile le fait que les gens se rencontrent et interagissent.

Ainsi, lorsque vous observez les structures, demandez-vous : quel effet ces structures ont-elles pour nous dire « vous avez votre place ici » ou « vous n'avez pas votre place ici » ?

Et ce que nous vivons aujourd'hui, pas seulement aux États-Unis, c'est que nous voyons des fissures dans nombre des structures qui nous maintenaient unis.

Les écoles publiques, nous le savons, font aujourd'hui l'objet de débats et de manifestations. Certaines personnes essaient de détruire les écoles publiques.

Mais l'école publique est l'un des lieux où nous nous retrouvions autrefois et où nous étions ensemble.

Les bibliothèques publiques.

Les bibliothèques publiques sont un autre espace où nous pouvons peut-être nous rencontrer.

À Berkeley, par exemple, ils ont travaillé de manière très intentionnelle pour que les bibliothèques soient ouvertes à tout le monde.

Mais cela a également créé un problème.

De nombreuses personnes sans domicile allaient à la bibliothèque et utilisaient les toilettes comme si elles étaient chez elles, non seulement pour satisfaire leurs besoins, mais aussi pour prendre une douche ou se laver.

Et alors, les personnes qui n'étaient pas sans domicile ont cessé d'aller à la bibliothèque.

Alors, que pouvons-nous faire, depuis les villes, pour qu'elles soient des espaces où tout le monde ait le sentiment d'appartenir ?

Mon partenaire est à Berlin — pas maintenant, mais j'étais à Berlin cet été — et il remarque qu'ici tout le monde utilise les services publics.

Tout le monde à Berlin utilise l'espace public.

Ils prennent le bus. Ils prennent le tramway.

Cela ne se produit pas aux États-Unis.

Dans une large mesure, l'espace public aux États-Unis est associé aux personnes sans domicile et aux personnes pauvres.

Les personnes de la classe moyenne n'utilisent généralement pas les services publics ni les parcs publics, à quelques exceptions près.

Alors, comment construisons-nous une ville qui dise : « Cette ville appartient à tout le monde » ?

C'est Bob Marley, et il a une phrase dans l'une de ses chansons qui dit — pour la paraphraser — que chacun pense que son fardeau est le plus lourd.

Nous racontons donc des histoires, et je connais mon fardeau. Je ne connais pas le vôtre.

Je pense que mon fardeau est plus important que le vôtre.

Je pense que le fardeau de mon groupe est plus important que celui de votre groupe.

Et, de cette manière, nous minimisons les histoires des autres.

Ce faisant, nous les minimisons eux aussi.

Ce faisant, nous leur disons : « Votre histoire n'a vraiment pas d'importance. C'est mon histoire qui compte. »

C'est pourquoi une partie de la manière dont nous créons des espaces d'appartenance consiste à dire à tout le monde que toutes les histoires comptent.

Toutes les histoires comptent.

Et comment pouvons-nous réellement faire émerger ces histoires ?

Lorsque nous pensons aux histoires — et les histoires sont vraiment importantes —, nous devons nous demander :

Qui raconte l'histoire ?

Qui est le héros ou le protagoniste de l'histoire ?

Qui est le méchant ?

Qui est le public ?

Qui est exclu ?

Ainsi, lorsque vous pensez à une histoire, demandez-vous simplement :

Qui la raconte ?

Qui est le méchant ?

Qui est le protagoniste ?

Et qui est laissé de côté ?

Il existe différentes manières d'écouter.

Nous pouvons écouter avec notre esprit et nous pouvons écouter avec notre cœur.

Et ce que nous voulons, c'est écouter avec notre cœur.

Je veux savoir ce que vous ressentez.

Pas seulement ce que vous pensez.

Dites-moi ce que vous ressentez.

Dites-moi ce qui est important pour vous.

Dites-moi qui vous aimez.

Dites-moi qui vous avez perdu.

Ainsi, une manière de se connecter ou de construire des ponts consiste à écouter avec le cœur.

C'est-à-dire à pratiquer l'écoute empathique.

Lorsque nous parlons, la question est : à qui parlons-nous ? Qui est le public ?

Je voudrais vous proposer que nous devrions tous parler la langue du lézard.

C'est une sorte de question piège, mais levez la main : combien d'entre vous parlent déjà la langue du lézard ?

Levez la main.

Personne ne parle la langue du lézard ?

D'accord, alors vous repartirez d'ici aujourd'hui en ayant appris une nouvelle langue.

Et ce ne sera ni l'espagnol ni le français. Ce sera la langue du lézard.

Alors, qu'est-ce que cette langue ?

Le cerveau est un organe très complexe. En fait, il est encore plus complexe que cela.

Si nous comprimions toute l'histoire évolutive des êtres humains en une journée de 24 heures, au cours de la première heure se développerait une partie du cerveau appelée l'amygdale.

L'amygdale régule des aspects tels que la peur, l'anxiété — dont nous avons déjà parlé — et les émotions intenses.

C'est la partie du cerveau que nous partageons avec les lézards ; c'est pourquoi nous l'appelons le « cerveau reptilien ».

Selon certains chercheurs, la peur est l'une des émotions les plus anciennes des êtres humains, et aussi l'une de celles que nous partageons avec le reste des animaux.

Cette partie du cerveau se serait développée au cours de la première heure de ces 24 heures hypothétiques d'existence.

La partie la plus récente du cerveau est ce qu'on appelle le cortex préfrontal.

L'amygdale se trouve à l'arrière du cerveau, et le cerveau se développe de l'arrière vers l'avant.

Le cortex préfrontal, la partie la plus récente, n'aurait que cinq minutes d'existence.

Il vient d'arriver il y a cinq minutes. Il ne sait encore rien.

C'est la partie du cerveau qui s'occupe de la logique et des faits.

Ainsi, lorsque nous avons peur ou que nous sommes angoissés, l'amygdale prend le contrôle, et il est impossible de parler à l'amygdale avec des faits, des études ou des arguments logiques.

L'amygdale parle le langage des émotions.

Pensez à votre fils ou à votre fille, ou à vous-même lorsque vous étiez enfant, convaincu qu'il y avait un monstre sous le lit.

Vous avez très peur, vous laissez la lumière allumée et la porte ouverte, et vos parents entrent dans la chambre et vous disent :

— Éteins la lumière.

Et vous répondez :

— Je ne peux pas, il y a un monstre sous le lit.

Les parents, qui ne parlent pas la langue du lézard, répondent :

— C'est ridicule. Regardons sous le lit.

Il n'y a aucun monstre.

Et, bien sûr, tous les enfants savent que le monstre disparaît dès que la lumière est allumée, mais qu'il revient lorsqu'on l'éteint.

Et l'enfant se demande : « Comment se fait-il que j'aie des parents aussi stupides, qui ne comprennent rien aux monstres ? »

Et les parents insistent :

— Éteins la lumière et ferme la porte.

Mais l'enfant a toujours peur.

Vous n'avez pas apaisé sa peur. Vous l'avez minimisée.

Vous lui avez fait comprendre qu'il était stupide.

Au contraire, nous pourrions lui dire :

« Waouh, cela doit être très difficile de dormir seul dans une chambre s'il y a un monstre. Peut-être que je vais m'allonger un moment à côté de toi. »

C'est ce que nous voyons aujourd'hui dans le monde : le monde est angoissé. Le lézard court à toute vitesse à travers la planète.

Et la plupart des gens, y compris de nombreux responsables politiques, ne parlent pas la langue du lézard.

Trump, si.

Trump parle la langue du lézard.

Il fait appel à nos peurs et à notre anxiété.

Et il construit des histoires autour de ces peurs.

Nous savons que certaines de ces histoires sont absurdes, comme l'idée qu'il existe des extraterrestres à la peau écailleuse qui enlèvent nos enfants.

Cela fait partie de la théorie du complot QAnon.

Et nous disons : « C'est complètement fou. »

Le cortex préfrontal analyse cela et conclut que c'est totalement illogique.

Ou lorsqu'on affirme que les Haïtiens volent nos chats et les mangent au petit-déjeuner.

Nous disons également : « C'est ridicule. »

Ou lorsqu'on affirme que les musulmans prennent le contrôle de l'Inde.

Nous disons : « Cela n'a aucun sens. C'est faux du point de vue des faits. »

Mais nous essayons de répondre avec des données objectives au cerveau reptilien.

Et ce n'est pas la manière de lui parler.

Il faut d'abord reconnaître que le lézard a peur.

La peur existe pour une raison. C'est une émotion importante pour la survie humaine.

La question est donc : comment pouvons-nous, encore une fois, sans donner raison à l'autre personne, reconnaître qu'elle a peur ?

Reconnaître qu'elle est angoissée.

Et faire preuve d'empathie, pas d'accord. D'empathie.

C'est pourquoi nous devons tous apprendre à mieux parler la langue du lézard.

Et ce qui effraie le plus le lézard, c'est de ne pas avoir le sentiment d'appartenir à un endroit.

Lorsque vous pensez à un dirigeant autoritaire, vous constaterez qu'il commence presque toujours par le même scénario.

L'histoire est la suivante :

« Nous allons rendre sa grandeur à l'Amérique. »

Cela implique qu'il fut un temps où l'Amérique était grande.

En Inde, on dit :

« Nous allons rendre sa grandeur à l'Inde. »

Alors je demande :

« Rappelez-moi : quand l'Inde était-elle grande ? »

Et certaines personnes — et je n'exagère pas — répondent qu'il y a très longtemps, l'Inde avait déjà des cosmonautes.

Qu'ils voyageaient dans l'univers à bord d'avions ou de vaisseaux capables de se déplacer presque à la vitesse de la lumière.

Et vous dites :

« C'est ridicule. Cela ne s'est jamais produit. »

Et c'est vrai.

C'est ridicule.

Mais le cerveau reptilien aime cette histoire.

C'est comme dire :

« Vous vous souvenez quand j'étais cosmonaute ? »

Ainsi, deux idées clés se trouvent derrière des slogans tels que « Nous allons rendre sa grandeur à l'Amérique ».

La première consiste à regarder vers le passé, parce que l'avenir fait trop peur.

Je ne veux pas de l'avenir.

L'avenir implique des changements.

Arrêtez l'avenir.

Je veux revenir au passé.

Et l'autre partie du récit autoritaire est la suivante :

Si vous avez des problèmes, si vous n'avez pas pu vous lever ce matin parce que vous traversez une période difficile, c'est la faute des immigrés.

Si vous avez mal à une dent, c'est la faute des personnes noires.

Si vous n'obtenez pas le travail que vous vouliez, c'est la faute de quelqu'un d'autre.

Autrement dit, c'est la faute de l'autre.

L'autre devient le bouc émissaire de toutes les choses négatives.

Et le dernier élément est :

« Vous avez votre place ici. »

Vous avez votre place ici, et si vous ne sentez pas que vous appartenez, c'est à cause de ces autres personnes.

Le récit autoritaire parle donc directement au cerveau reptilien et crée un faux sentiment d'appartenance fondé sur l'altérisation, sur le fait de transformer les autres en ennemis.

Et une partie de la pensée critique consiste précisément à interagir avec cela.

Mais il y a ici une question importante :

La pensée critique comprise comme analyse — ce qui est probablement ce que beaucoup d'entre vous connaissent — est fondamentale.

Mais elle ne suffit pas.

Parce que la pensée critique, à elle seule, n'implique pas nécessairement une écoute empathique.

Elle n'implique pas nécessairement de se connecter au cerveau reptilien.

Elle n'implique pas nécessairement de travailler avec les systèmes ou avec le dialogue.

N'est-ce pas ?

Le dialogue consiste à écouter, non pas pour démontrer que l'autre personne a tort, mais pour découvrir ce qu'elle ressent.

Cela nécessite de co-créer.

Et la question essentielle que nous cherchons à atteindre n'est pas de déterminer qui a raison ou qui a tort, mais de construire une relation.

Lorsque nous combinons pensée critique et écoute empathique, ce que nous cherchons, c'est à établir une relation humaine.

Alors, réfléchissez-y.

Quel type de pensée critique développez-vous dans votre ville ?

Elle ne tient pas seulement compte de l'analyse, mais réfléchit également aux relations.

Comment est-ce que je vous vois réellement ?

Comment est-ce que je vous écoute réellement avec mon cœur ?

Comment construisons-nous un « nous » plus large ?

Et comment construisons-nous une ville plus diverse ?

Il me reste environ trois diapositives et j'aurai terminé.

L'espoir pour l'avenir repose sur une idée : l'appartenance sans altérisation.

Et l'une des manières dont nous parlons d'y parvenir passe par un concept appelé universalisme ciblé.

Ce que cela signifie, c'est :

Des objectifs universels, des stratégies spécifiques.

Des objectifs universels et des stratégies spécifiques.

Que sont les objectifs universels ?

Par exemple :

« Aucun enfant ne devrait aller se coucher en ayant faim. »

C'est un objectif universel.

Nous pouvons tous être d'accord.

Comment y parvenir ?

Avec des stratégies différentes pour des populations différentes, parce que les personnes se trouvent dans des situations différentes.

Mais nous sommes connectés les uns aux autres.

Très souvent, les gens demandent :

« Comment pouvons-nous réellement faire en sorte que l'appartenance existe ? »

Et je réponds :

« Elle est déjà là. »

La COVID-19 nous a simplement montré à quel point nous étions profondément interconnectés.
Nous le sommes.

Nous résistons, nous nous opposons, nous luttons contre cette idée, mais c'est une réalité.

Nous avons donc besoin d'une nouvelle histoire.

Une histoire qui reconnaisse notre relation de réciprocité avec les autres.

Une histoire qui ne soit pas :

« Mon histoire » et « ton histoire ».

Mais :

« Notre histoire ».

Cela vient du livre de Harari, *Sapiens*.

Il soutient que, d'une certaine manière, le superpouvoir des êtres humains est notre capacité à collaborer, notre capacité à raconter des histoires, et nous ne savons pas jusqu'où nous pouvons aller.

Nous n'avons pas encore atteint la limite de notre potentiel.

Je terminerai donc simplement en disant ceci :

Nous essayons de créer un monde pluraliste.

Nous essayons de créer un monde où tout le monde a le sentiment d'appartenir.

Et nous le faisons à travers les villes, nous le faisons à travers l'éducation.

Je viens de recevoir le signal « T », ce qui signifie, je crois, qu'il est temps de terminer.

Quelle différence fait une différence ?

Autrement dit : le sens.

Cela dépend... Ce n'est pas la différence en elle-même qui compte, mais ce que nous faisons de cette différence, les histoires que nous racontons à son sujet.

Et si vous souhaitez approfondir cette question, j'ai écrit deux livres sur ce sujet qui sont disponibles.

L'un s'appelle *Belonging without Othering (L'appartenance sans altérisation)*, et l'autre *The Power of Bridging (Le pouvoir de construire des ponts)*.

Merci.